



J'AI TOUJOURS REVE D'ETRE UN GANGSTER DE SAMUEL BENCHETRIT

L'œuvre surprend par ses audaces à contre-courant : film à sketches, noir et blanc, format carré, pellicule à gros grains. La mise en scène s'évertue d'ailleurs à aligner les transgressions (inversion de directions, faux raccords...) et s'inspire des comédies loufoques italiennes des années 50 (*Les monstres*), des bons mots de Michel Audiard (*Les tontons flingueurs*) et des indépendants américains tels Jim Jarmusch ou Quentin Tarantino : chapitres, flash-back, croisements de destins, humour macabre.

Les cinq saynètes pittoresques s'articulent autour d'un lieu - une cafétéria isolée - et autour d'un type de personnages - des escrocs maladroits, dépassés, pitoyables. Le look général (décors, habits, véhicules), les musiques et les propos suscitent la nostalgie ; depuis le titre même, on pense à l'époque révolue des ambitions et des rêves, l'époque de l'enfance.

Si l'œuvre rend hommage au polar, c'est avant tout une œuvre de tendresse sur des individus qui ne trouvent pas leur place dans le monde rapide et froid. Au final, on peut adhérer à la forme maniérée du film, mais regretter cependant son manque de contenu : les sketches ne créent pas un récit, mais tournent en rond. On n'a plus rien à se dire, mais pourquoi le dire autant ?